

preinte sur leur front ; le soleil d'Italie a pénétré leurs chairs ; voyez-les, sous le diadème ou bien leurs vases de terre à la main, chanter en chœur des litanies, aux pieds d'une madone, en revenant de la fontaine, et partout et toujours vous reconnaîtrez, à leur tournure souple, élégante et noble, à leur sourire enivrant, à leur voix, plaintive comme la brise et profonde comme la mer, la postérité des géants qui ont bâti le Capitole et dominé le monde. Or, cette femme contrastait singulièrement avec le cabinet mesquin et la ridicule personne de l'usurier Michaël. Peut-être elle-même fit cette réflexion, car, à peine, assise, elle céla de rire, au nez du vieillard, non pas de ce rire aigu, sardonique et strident, qui n'exprime qu'une idée basse, outrageante et grossière ; loin de là, l'accès de gaieté de la cantatrice se traduisit d'une façon tellement franche et naïvement enfantine que Michaël, loin de s'en offenser, partagea lui-même l'hilarité dont il était l'objet.

— Mon ami, ajouta-t-elle, d'un ton insinuant et mélodieux dont chaque vibration faisait frémir, comme les cordes d'une harpe, toutes les fibres du cœur, — il fait bien froid ici ; votre feu s'éteint ; puis on ne respire je ne sais quelle odeur insipide à donner des nausées jusqu'au soir. Veuillez ouvrir les fenêtres et jeter du bois au foyer.

— Surcroît de dépenses ! — murmura Michaël, tout en obéissant.

— Ca, — continua-t-elle, — que voulez-vous de moi ? Vous m'avez fait venir ici, au péril de la vie, et si je croyais que vous fussiez pour quelque chose dans l'accident de ce matin...

Elle compléta par un regard terrible le sens de cette phrase. L'usurier, qui sans doute avait de bonnes raisons pour ne pas douter de la puissance vindicative de l'Italienne, frémit, comme un passereau au contact de l'aile d'un aigle.

— Moi ! mais je vous suis tout dévoué, signora ! — cria Michaël, en se levant terrifié.

La cantatrice se leva aussi, mais lentement et par degrés, à la façon d'une lionne ; rien n'était effrayant comme ce calme. Un cercle ardent se formait autour de ses prunelles, qui se dilataient, tout en concentrant la lumière.

— Tu mens ! dit-elle d'une voix sèche et vibrante, qui fit résonner les parois de la chambre. — Subitement le plus complet mépris fit place à cette explosion de colère. La Villana baissa ironiquement la tête, et avec un abandon qui n'était pas sans grandeur :

— Je puis pardonner, — ajouta-t-elle, — mais non oublier. Sois donc moins prompt à te défendre : tu sais bien que je ne tiens pas à la vie.

A cette parole, un venimeux sourire parut sur les lèvres de Michaël ; son trouble se dissipa ; il reprit l'assurance et l'audace.

— Vous n'ignorez pas, ma très-chère, — dit-il, — tout le soin que j'ai pris de votre enfance, et les peines que m'a données votre élévation dans le monde ; veuillez-vous rappeler aussi qu'un mot de moi peut encore vous réduire à néant ; ne me forcez donc point à la sévérité.

Le front pâle et ridé du vieil avare s'était redressé ; ses petits yeux verts peillaient de malice ; il se frottait les mains d'un air satisfait et débonnaire, et attendait que la Villana ajoutât quelque chose. Elle soupira profondément ; un nuage de sombre tristesse passa sur sa noble figure ; elle leva ses grands yeux noirs, au ciel, et soupirant de nouveau :

— Quels sont les ordres d'Allaméida ? — demanda-t-elle.

— Il désire que vous meniez ici le train d'une impératrice, que vous chantiez aux Bonfies, et qu'on s'occupe de vous dans les salons.

— Tout cela est aisé ; vous serez satisfait, — continua-t-elle négligemment. Et laissant tomber sur le dossier du fauteuil un riche manteau de velours noir doublé d'hermine, elle jeta sur un meuble voisin un charmant petit chapeau également de velours noir, et d'une coupe si gracieuse que Michaël ne put s'empêcher de regarder si, privée de cette coiffure, la Villana serait moins belle ; mais il vit resplendir dans tout leur éclat, les longues tresses de ses cheveux châtain doré, et l'admira davantage. Elle s'accoudait mélancoliquement à l'angle de la cheminée, et il était impossible d'imaginer quelque chose de plus charmant que cette jeune femme. L'abandon de sa pose faisait ressortir tous les gracieux contours de sa taille ; il n'était pas jusqu'à sa simple robe de drap vert-myrrite, à la jupe très-ample dont son petit pied, chaussé de velours noir relevait le bord, et jusqu'à son col étroit de batiste uni, qui ne fissent ressortir, mieux peut-être que n'eût fait la plus splendide toilette, tous les détails de ses formes souples, nerveuses, et résumant si bien ce caractère de mollesse et d'énergie qui donne un attrait si fatal aux danses des pays méridionaux. Michaël la considérait avec la froide et orgueilleuse attention du marchand qui mesure ses aunes de drap ou compte ses ballots de sucre. Satisfait du résultat de son examen, il mit ses mains dans ses poches, se laissa glisser sur chaise, de manière à se trouver assis sur les reins, et allongea ses jambes jusqu'au foyer :

— Vous m'avez coûté cher, Léonora, — dit-il, — et cependant je ne regrette rien. Vous êtes, ainsi que je l'avais prévu, un prodige de talent et de beauté : tout cela est un capital qu'il faut savoir utiliser. Vous avez vingt-quatre ans ; c'est l'âge favorable pour l'exécution du projet que j'ai depuis longtemps formé pour vous.

— Et quel est ce beau projet ? — reprit la Villana, avec une gentillesse qui rendit un sourire innocent à la figure usée du vieil avare.

— Après avoir terminé les affaires qui nous retiennent ici, je vous amène à Londres, où vous épouserez...

— Je n'épouserai personne, — répliqua fièrement la Villana, reprenant l'aspect sévère et imposant qui avait déjà tant fait peur à Michaël.

Il bondit sur sa chaise et se redressa avec l'agilité d'un écureuil.

Jules de TOUNNEFORT.

(A continuer.)

## Institut Canadien de Montreal.

### CONSIDERATIONS

Sur notre système d'Education Populaire, sur l'éducation en général et les moyens législatifs d'y pourvoir.

Lues devant l'Institut Canadien de Montréal, le 19 février, 1868.

Par Etienne Parent, Ec.

(Suite et fin.)

S'il pouvait exister dans l'esprit de quelqu'un des doutes sur la pénurie de certains endroits, sur la dureté qu'il y aurait à exiger d'eux la contribution fixée par la loi, je renverrais aux cahiers du dernier recensement. J'ai pris la peine de faire des recherches à cette source, et j'ai été surpris de voir le peu de ressources à la disposition de certaines localités. Je suis assez enclin à croire que les gens ont été, sous l'influence de folles appréhensions, portés à donner de leurs moyens des états plutôt réduits qu'exagérés. Il le faut bien, car sans cela on ne saurait expliquer comment la population peut subsister sur plusieurs points. Mais en faisant même une addition considérable, vous resterez encore en présence d'une grande pénurie. Je sais aussi que cette pauvreté est le résultat de l'imprévoyance et de l'ignorance ; mais cette explication du fait ne le fera pas disparaître : c'est l'œuvre de l'éducation seule. Répandez donc l'éducation avec les moyens que vous avez sans pressurer le peuple. Enseignez lui la prévoyance et les moyens d'exploiter les ressources du sol avec plus d'avantage, et alors il contribuera sans se gêner, sans murmurer, avec empressement même, au soutien de l'éducation. Il fera plus encore, c'est que, sous forme de droits de douane et autres revenus publics, il remboursera avec usure, à votre caisse provinciale, ce que vous avez avancé pour son instruction. C'est donc une bonne spéculation que d'employer des fonds à l'éducation du peuple ? Eh ! oui, c'est une des consommations les plus productives que puisse faire l'état, et je ne craindrais pas de la mettre en parallèle avec les meilleurs placements du fameux million et demi. Tel est l'arrangement admirable de la Providence, que le bien moral, soit public, soit privé, trouve sa récompense dans un avantage matériel plus ou moins prochain, mais toujours assuré. Faisons donc partout et en tout temps ce qui est bien, ce qui est juste, et soyons assurés qu'il ne peut en résulter que de l'avantage réel. En France on dit : « Fais ce que doit, adviene que pourra. » C'est chevaleresque, c'est beau. J'aime mieux cependant, pour le commun des hommes, l'adage anglais : « Honesty is the best policy. »

C'est plus tangible, plus pratique, plus conforme à la nature humaine. A propos on a dit que les proverbes sont la sagesse des nations ; ne trouvez-vous pas que les deux que nous venons de citer, peignent assez bien le caractère des deux nations, auxquelles ils appartiennent ?

Je crois vous en avoir dit assez pour vous donner une idée claire des réformes ou changements que je désire voir s'opérer dans notre système d'éducation primaire. Si ces idées sont accueillies, il ne restera plus qu'à les rédiger sous la forme d'un projet de loi. Mais pour éviter l'erreur qu'on commit en 1811 ; je voudrais qu'un pareil projet de loi, une fois préparé, fût laissé sur le bureau de l'Assemblée législative jusqu'à la session alors prochaine, afin que, dans l'interval, tous les amis éclairés de l'éducation eussent occasion de l'examiner à loisir, de suggérer les améliorations dont il serait susceptible, même de se prononcer contre et de proposer un système meilleur. Il vaut mieux en pareil